Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Elena Kostioutchenko : « Nous verrons le lever du soleil et le décrirons »

09.02.2024.



Le livre *Russie, mon pays bien-aimé*, écrit par une ancienne journaliste de Novaya Gazeta et publié en traduction française par les Éditions Noir sur Blanc, a été présenté au Club suisse de la presse le 7 février. Depuis lors, il est disponible dans les librairies suisses et françaises.

« Qui est-ce ? » ; « J'ai déjà entendu ce nom quelque part » ; « Est-elle encore en vie ? » – telles ont été les réactions de certaines de mes connaissances apprenant que j'allais rencontrer Elena Kostioutchenko. Tout d'abord : oui, heureusement, elle est vivante ! Et à la question « Qui est-ce ? », voici la réponse : Elena Kostioutchenko est une intrépide journaliste russe. Elle est née en 1987 à Yaroslavl, à 250 km de Moscou, au sein d’une

famille pauvre – parfois, il n'y avait rien à manger à la maison. À l'âge de neuf ans, elle commence à chanter dans une chorale, gagnant alors trente roubles par représentation. Puis elle se lance dans le journalisme pendant ses études secondaires et publie dans le journal régional de Yaroslavl *Severny Krai*. Après avoir découvert les articles d'Anna Politkovskaïa, elle décide de faire du journalisme son métier et de travailler – « un jour » – pour la Novaya Gazeta. Un rêve devenu réalité ! Un an après avoir déménagé à Moscou en 2004 et s'être inscrite à la faculté de journalisme de l'Université d'État de Moscou, Elena est nommée envoyée spéciale pour sa publication préférée, privilégiant le journalisme d'investigation. Elle écrit sur la tuerie du village de Kushchevskaya ; sur les mères des enfants tués à Beslan ; effectue des reportages sur les villageois de la route de Sapsan ; sur les adolescents vivant dans l'hôpital abandonné de Khovrinskaya ; sur les prostituées de rue ; sur les toxicomanes…

Militante du mouvement LGBT, Elena Kostioutchenko participe, en 2014, à l'enquête sur les Russes tués lors de la bataille pour l'aéroport de Donetsk et réalise des reportages sur les champs de bataille d'Ukraine. En 2022, elle couvre – sur place – l'invasion de l'Ukraine par la Russie et reçoit des menaces de mort. Elle survit à un empoisonnement ; à une grave dépression nerveuse ; à une émigration forcée. Et continue de travailler. Qui rencontrerait Elena dans la rue, hors contexte, ne penserait jamais que dans cette jeune femme à l'allure fragile et aux yeux bleus d'Alyonushka – le personnage d'un conte russe – se cache un caractère trempé. Une conviction inébranlable dans la justesse de la voie choisie.

Prenant connaissance de Russie, mon pays bien-aimé, d'abord en russe puis en français, je n'ai pu me débarrasser d'une certaine impression de « déjà lu ». Non pas dans le sens où Elena Kostioutchenko se serait permis de plagier un autre ouvrage (!), mais dans le sens de parallèles avec la pièce de théâtre de Maxime Gorki intitulée *Les Bas-fonds*. La différence fondamentale étant que dans le cas de Gorki, il s'agit d'une œuvre de fiction ; la pièce, bien que basée sur l'expérience personnelle de l'auteur, fut écrite pour le théâtre. Pour être jouée par des acteurs. Russie, mon pays bien-aimé est, pour sa part, un recueil d'articles dont la plupart ont été publiés au fil des années dans la Novaïa Gazeta, et dont les personnages sont des gens bien réels qui vivent près de nous, mais restent souvent « dans les coulisses » de la vie, si l'on s'en tient à la terminologie théâtrale.

Après la présentation au Club suisse de la presse, j'ai discuté avec Elena Kostioutchenko de ce qui a changé et de ce qui n'a pas changé en Russie au cours du dernier siècle et quart ; des illusions à jamais perdues et des espoirs encore chauds.

Elena, en 2006, après l'assassinat d'Anna Politkovskaïa, le président russe Vladimir Poutine a déclaré que « son influence sur la vie politique russe était minime ». Ses assassins n'ont jamais été retrouvés, et notre pays favori est toujours en tête du classement des décès de journalistes. La bande annonce placée sur la couverture de l'édition française de votre livre indique : « L'héritière d'Anna Politkovskaïa ». Partout dans le monde, le journalisme est considéré comme le « quatrième pouvoir ». À votre avis, quel est son rôle dans la Russie moderne ?

Je ne considère pas le journalisme comme le quatrième pouvoir : je ne peux pas dire pour le monde entier, parce que je n'ai pas vécu et travaillé suffisamment à l'étranger pour comprendre comment il fonctionne là-bas ; mais en Russie, la chose est certaine. Je ne crois pas à la mission du journalisme. Nous fournissons des informations aux gens de la même manière que nous leur livrons de la nourriture ou des vêtements s'ils les commandent.

Mais l'information est-elle un produit essentiel ?

Oui, parce qu'elle aide les gens à se faire une idée du monde ; à s'y retrouver et à prendre de bonnes décisions. Il s'agit donc d'un bien essentiel, mais d'un bien tout de même. Cependant, si nous supposons que le journalisme a un objectif plus important, plus noble, je pense qu'il s'agit de créer des liens invisibles entre les gens ; de les rendre moins étrangers les uns aux autres. Ces liens invisibles sont ce qu'il y a de plus durable sur terre. C'est en tout cas ce qui s'est passé dans ma vie. Lorsque tout ce qui la constituait s'est effondré, il n'est plus resté que les gens et leurs mains qui me soutenaient. Lorsque j'ai écrit ce livre, je voulais qu'une prostituée russe sur le bord de l'autoroute et une Suissesse sortant le soir dans son jardin pour fumer une cigarette se comprennent.

L'année dernière, le livre a été publié en russe par Meduza, la maison d'édition indépendante avec laquelle vous avez commencé à coopérer après la suspension de la Novaya Gazeta, et a été sur-le-champ épuisé. Cependant, un très court résumé a été laissé sur le site web, résumant votre ouvrage comme étant une histoire de « comment le fascisme a germé dans la Russie de Poutine ». Êtes-vous d'accord avec cette définition ?

Oui. Effectivement. C'est un livre qui raconte comment le fascisme a germé, s'est développé et a finalement donné un fruit en forme de guerre ; mais il raconte aussi comment les gens vivaient pendant que ce fascisme se développait. Le fascisme est une chose effrayante ; il est de plus effrayant de le discerner et de reconnaître sa présence ; il est bien plus facile de le nier jusqu'au bout. Bon nombre de personnes pensaient que le fait que notre pays était en guerre contre le fascisme lui donnait une sorte d'immunité. Il s'avère que ce n'est pas vrai : il n'y a pas d'immunité.

Les textes rassemblés dans le livre ont été publiés dans Novaya Gazeta au cours de différentes années, mais ils ne sont pas présentés dans l'ordre chronologique. Y a-t-il un sens à cela ?

Oui. Outre les textes publiés dans Novaïa Gazeta, ce livre contient mon histoire personnelle transversale, laquelle n'a été publiée nulle part ailleurs. Lorsque j'ai réfléchi à la manière d'organiser ces différents textes, je me suis rendue compte que je ne devais pas suivre une chronologie, mais une sorte de logique interne : chaque chapitre a son propre thème, qui permet de comprendre comment le fascisme est apparu en Russie. Je me suis rendue compte que je partageais beaucoup de traumatismes avec mes personnages.

Lisant votre livre, je n'ai cessé de penser à la pièce Les Bas-fonds*, que nous avons tous étudié à l'école soviétique. Ses héros, vous vous en souvenez, sont des gens qui ont sombré et qui ont été brisés par la vie : des pauvres, des voleurs, des prostituées... Pourquoi êtes-vous également attirée par cette couche particulière de la société, qui est considéré comme inférieure par les gens bien-pensants ?*

Je ne considère pas qu'il s'agisse de la couche inférieure de la société. Je ne pense pas que la hiérarchie dans la société soit utile, et j'essaie de m'en éloigner autant que possible – à la fois dans le livre et dans la vie. Malheureusement, notre société est extrêmement hiérarchisée, comme en témoignent les héros que nous entendons le plus souvent dans les médias. J'ai toujours voulu parler à ceux à qui personne ne veut parler, car ce sont eux qui peuvent nous dire comment les choses fonctionnent. Et parce que ce sont ces exclus du

système qui en connaissent la vérité.

Lorsque Les Bas-fonds *a été jouée en 1902, au Théâtre d'art de Moscou, la pièce a été considérée comme révolutionnaire, car elle appelait à sortir de la cave, c'est-à-dire à se libérer. Mais comment peut-on se libérer si « des sentinelles gardent ma fenêtre jour et nuit » ? Pourtant, la pièce a été jouée et a continué à être jouée. Un parallèle étonnant avec le présent – à cette différence qu'aujourd'hui des pièces similaires, et même des pièces beaucoup moins "révolutionnaires", sont retirées du répertoire et leurs auteurs condamnés. Cela nous permet-il de parler de régression, même par rapport à la Russie tsariste ?*

Je ne pense pas qu'il y ait de linéarité dans ce qui se passe. C'est là que réside la difficulté de comprendre la situation. Nous voyons une sorte d'archaïsme sauvage qui remonte à la surface, mais il est surtout dicté par la peur : dans une société répressive, il est particulièrement effrayant d'être extrême. L'autocensure commence à fonctionner. Ce phénomène est également difficile à expliquer en Occident, où l'on a l'impression que Poutine siège au Kremlin et qu'il appelle personnellement tout le monde pour donner des instructions. Par exemple à un directeur de théâtre. Le problème, c'est que Poutine n'est pas seulement assis au Kremlin, il est assis dans le cœur et la tête de beaucoup de gens, et ce Poutine intérieur est « toujours avec vous », dirigeant vos pensées et vos actions. C'est effrayant.

Dans la pièce de Gorki, il y a Luke, qui promet à tout le monde un « avenir radieux ». Dans la Russie d'aujourd'hui, ce rôle est tenu par le gouvernement dirigé par le président Poutine, qui ne cesse de nourrir la population de promesses. Ce n'est un secret pour personne que, de retour en URSS après un traitement à l'étranger, Gorki lui-même a interprété son œuvre comme étant dirigée contre les mensonges réconfortants. Mais que faire si la majorité des habitants de la Russie continue à consommer des mensonges, à chanter – au sens figuré, bien sûr – la chanson qui résonne dans la pièce :

Garde-moi comme tu veux,
Je ne m'enfuirai pas.
Je voudrais être libre.
Je ne peux pas briser les chaînes.

Comment ne pas penser au poète Nikolaï Nekrasov ; à son « ce gémissement s'appelle une chanson » ? Comment se fait-il que beaucoup d'entre nos concitoyens non seulement ne peuvent pas, mais souvent ne veulent pas briser leurs chaîne..., continuant à penser que, comme vous l'écrivez, Poutine les protégera ?

Je ne pense pas qu'il faille généraliser ; en outre, la croyance en des mensonges réconfortants est une caractéristique qui s'applique partout dans le monde – et non pas seulement en Russie. Malheureusement, pour beaucoup de gens, un mensonge réconfortant loge dans l'idée répandue par la propagande officielle, selon laquelle que la Russie est exceptionnelle ; elle est censée avoir une mission spéciale. L'aspiration à une mission est une chose que nous avons héritée de l'Union soviétique. Ma mère l'a héritée et je l'ai héritée – même si je n'ai vécu que trois ans en URSS. C'est une autre chose qu'il est difficile d'expliquer en Europe : pourquoi ne pouvons-nous pas simplement vivre bien, sans « une mission », sans un sens ? Le "sens " offert par la propagande ne semble pas exiger d'effort : vivez votre vie, écoutez votre chef et remplissez-vous du sens que donne la guerre : « nous combattons le fascisme ». Les gens qui croient à ces absurdités ne le font pas parce qu'ils ont une bonne vie et beaucoup de ressources : si vous avez besoin d'un

"analgésique" aussi puissant, c'est que votre douleur est constante et insupportable. Je suis très fier des Russes qui rejettent ce mensonge.

La propagande officielle prétend que le 80 % de la population russe est favorable à Poutine. Des sondages sociologiques plus subtils montrent que le 15 % des gens soutiennent sans réserve la guerre, que le 15 % s'y opposent activement et que les 70 % restants la tolèrent. Ils la tolèrent parce qu'ils ne voient aucun moyen de s'y opposer ; aucun moyen de changer la réalité. C'est avec eux que nous devons travailler en premier lieu – pour leur montrer un moyen de sortir de l'impasse apparente. Nous tous, Russes, souffrons du traumatisme de l'impuissance, dont nous devons nous débarrasser.

L'annexion de la Crimée, puis les événements qui ont suivi et qui ont culminé le 24 février 2022, ont divisé la société russe, révélant non seulement un fossé générationnel, mais encore un véritable fossé psychologique, mental, entre personne du même âge, conduisant à des conflits dans de nombreuses famille. À des querelles entre amis de longue date. Votre propre famille en est un exemple. Après la Crimée, « un monstre est sorti de maman », avez-vous écrit dans votre livre, et vous venez d'annoncer avec joie que le point de vue de votre mère sur la guerre commence à changer, mais qu'elle ne sait pas quoi en faire. Comment avez-vous réussi à la faire changer d'avis ?

Cela ne serait pas arrivé si nous ne nous étions pas tant aimés ; si nous n'avions pas été prêts à ne pas renoncer l'une à l'autre. Pour ma part, j'ai décidé que je n’abandonnerais pas ma mère à Poutine : si j'avais rompu avec elle, comme beaucoup de gens que je connais l'ont malheureusement fait, elle n'aurait plus qu'un poste de télévision et Poutine au milieu. Le miracle, c'est qu'elle n'était pas prête à m'abandonner non plus, et nous avons discuté pendant deux ans. Elle a fait un effort gigantesque pour m'entendre, pour me comprendre, pour continuer à me parler malgré la douleur. C'était très difficile pour moi aussi : parfois, en l'écoutant, j'avais l'impression d'écouter la télévision.

Il est étonnant de constater à quel point, au sein de notre société, les personnes ne sont plus préparées à s'entendre les unes les autres. Je suis persuadée que de nombreuses catastrophes auraient pu être évitées si, lors du soi-disant « consensus de Crimée », nous – la minorité qui ne soutenait pas l'annexion – ne nous étions pas enfermés dans notre supériorité morale, mais avions continué à parler et à écouter. Je ne sais pas si cela nous aurait sauvés, mais cela en valait vraiment la peine.

L'une des héroïnes de votre livre, Maria Markovna, qui a survécu à la tristement célèbre « affaire des médecins » en 1952, dit à votre mère: « Arrêtez votre fille. Elle ne sait pas ce que c'est que d'être un ennemi de l'État ». Vous considérez-vous comme un ennemi de la Russie ?

Je ne me considère pas comme un ennemi de la Russie, mais je suis sans aucun doute un ennemi du régime actuel de l'État russe. Je pense que Poutine est un ennemi de la Russie, son traître : profitant de la confiance qui lui a été accordée, il a conduit le pays à la guerre, au fascisme. J'espère qu'un jour il sera étiqueté comme tel – un ennemi de notre peuple.

Certains pensent que pour survivre à la crise et ne pas périr, mais "rebondir", il est nécessaire de toucher le fond. Pensez-vous que la guerre en Ukraine est devenue le fond qui déterminera le développement futur de la Russie ?

La guerre en Ukraine n'est pas un fond, c'est un abîme dans lequel nous tombons. Le

régime actuel ne peut pas évoluer. Pour que le cours du développement de la Russie change, il doit y avoir une révolution, et elle ne se produira que si nous la préparons. Il ne s’agit pas là d’un phénomène atmosphérique, elle ne se produira pas d'elle-même.

Le fait que la beauté ne sauve pas le monde, plaidé par Dostoïevski, semble avoir été prouvé. Dans la conclusion de votre livre, vous parlez du salut par la parole – ce qui m'a beaucoup touché. Comment pouvons-nous faire en sorte qu’une parole d'amour soit plus forte qu’une parole de haine ?

L'amour en général est plus fort que la haine, il est plus fort que la mort. Il est très important de ne pas confier son amour à des politiciens qui imposent leur compréhension de ce que signifie aimer la Russie et son peuple. Il est nécessaire de ressentir cet amour dans son cœur et d'aimer activement – au moyen de l’action. C'est cet amour qui l'emportera !
Le mot est l'une des dimensions de la réalité, mais ce n'est pas la seule ; et même nous, ceux qui écrivent, devons bien nous rendre compte qu'un mot ne suffit pas.

Source URL:
http://www.rusaccent.ch/blogpost/elena-kostioutchenko-nous-verrons-le-lever-du-soleil-et-le-decrirons